

Michel Faure

CUBA

en 100 questions



Tallandier

CUBA
en 100 questions

DU MÊME AUTEUR

Cuba, Paris, Chêne, coll. « Grands voyageurs », 2016.

Une histoire du Brésil, Paris, Perrin, 2016.

Au cœur de l'espoir, en collaboration avec Éric Cheysson,
Paris, Robert Laffont, 2012.

L'Espagne de Juan Carlos : pays prospère, nation fragile, Paris,
Perrin, 2008.

Georges Duby, an 1000, an 2000, sur les traces de nos peurs,
entretiens conduits par François Clauss et Michel Faure,
Paris, Textuel, 1997.

Michel Faure

CUBA
en 100 questions

TALLANDIER

Collection « en 100 questions »
créée par François-Guillaume Lorrain

Carte : Légendes Cartographie / Éditions Tallandier, 2018.

ISBN : 979-10-210-2869-2

© Éditions Tallandier, 2018.

48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris

www.tallandier.com

Introduction

L'ÎLE DES ILLUSIONS

Il y eut aux Caraïbes l'île au trésor, et avec Cuba, l'île aux illusions, depuis Christophe Colomb jusqu'à Raúl Castro. Le premier, découvrant l'île en 1492, est persuadé jusqu'au jour de sa mort qu'il a débarqué à Cathay ou Cipango, la Chine ou le Japon. Le second, en succédant à son frère Fidel, nous fait croire que le castrisme survivra aux Castro et que la révolution est compatible avec la réforme.

Cuba, qui a tant valorisé l'indépendance et chanté la liberté, a vécu du ^{xvi}^e siècle jusqu'à aujourd'hui sous tutelle ou assistance étrangère et fut si souvent dominée et soumise par des utopistes ou des guerriers qu'elle n'a jamais vraiment connu la liberté d'agir, le plaisir d'inventer et les fruits du commerce. Colonie espagnole, soldats nationalistes, tutelle américaine, caudillos roublards, puis révolutionnaires barbus, l'histoire s'égrène comme la démonstration qu'il n'est jamais permis aux Cubains de faire ce qu'ils veulent et de vivre en paix. Le monopole colonial et l'esclavage vont entraver longtemps l'intronisation de Cuba dans le club des nations civilisées, et les Cubains ont raison de se révolter. L'esprit des Lumières, qui effleure en 1812 les Caraïbes avec la Constitution libé-

rale de Cadix, n'apporte pas la réforme, mais la guerre pour l'indépendance. Celle-ci, une fois acquise, est mise sous tutelle par les États-Unis. Tutelle paternaliste, dégoulinante de bons sentiments et cachant des intérêts mercantiles évidents qui exhalent, vers la fin, un léger parfum *mafioso*. Un réformateur métis, Fulgencio Batista, caudillo amoureux de la « démocratie ordonnée », fait de cet oxymore un fascisme social. Il suscite la révolte d'utopistes barbus qui imposent aux Cubains un stalinisme tropical *sui generis* que vont adorer les plus fragiles et faire fuir les plus éclairés. La guerre froide fait de Cuba l'un de ses terrains de jeu, et le totalitarisme castriste ne survit que grâce aux perfusions soviétiques, puis au pétrole vénézuélien, sans parler de la peur que suscite chez le citoyen lambda le contrôle social mis en place par le régime.

Aujourd'hui, ce long cycle de contraintes et de pénuries cherche une fin honorable, une paix des braves entre gérontocrates marxistes et opportunistes capitalistes prêts à passer l'éponge sans renverser la table. Une transition douce vers une autre époque. À la condition que le peuple cubain marche dans la combine, et rien n'est moins sûr. La société civile s'organise. Depuis la « Période spéciale en temps de paix », qui a officialisé la pénurie et l'incurie économique du pouvoir, les Cubains n'ont plus la même révérence à l'égard de la révolution de 1959 et de son chef, Fidel Castro. Cette période est celle de la fin des illusions, et plusieurs signes, dont le plus évident est le succès de la pétition du projet Varela, suggèrent que la société cubaine tente de saisir toutes les opportunités d'autonomie qui se présentent à elle. Lesquelles sont rares, et les velléités de libertés publiques font l'objet d'une répression constante.

INTRODUCTION

Mais elle a son idée sur ce que pourrait être une démocratie sociale, conceptualisée par une partie de la dissidence et son espérance en un Dieu enfin bienveillant à son égard tandis que les pratiques religieuses sont à nouveau tolérées et que les trois derniers papes catholiques ont visité Cuba.

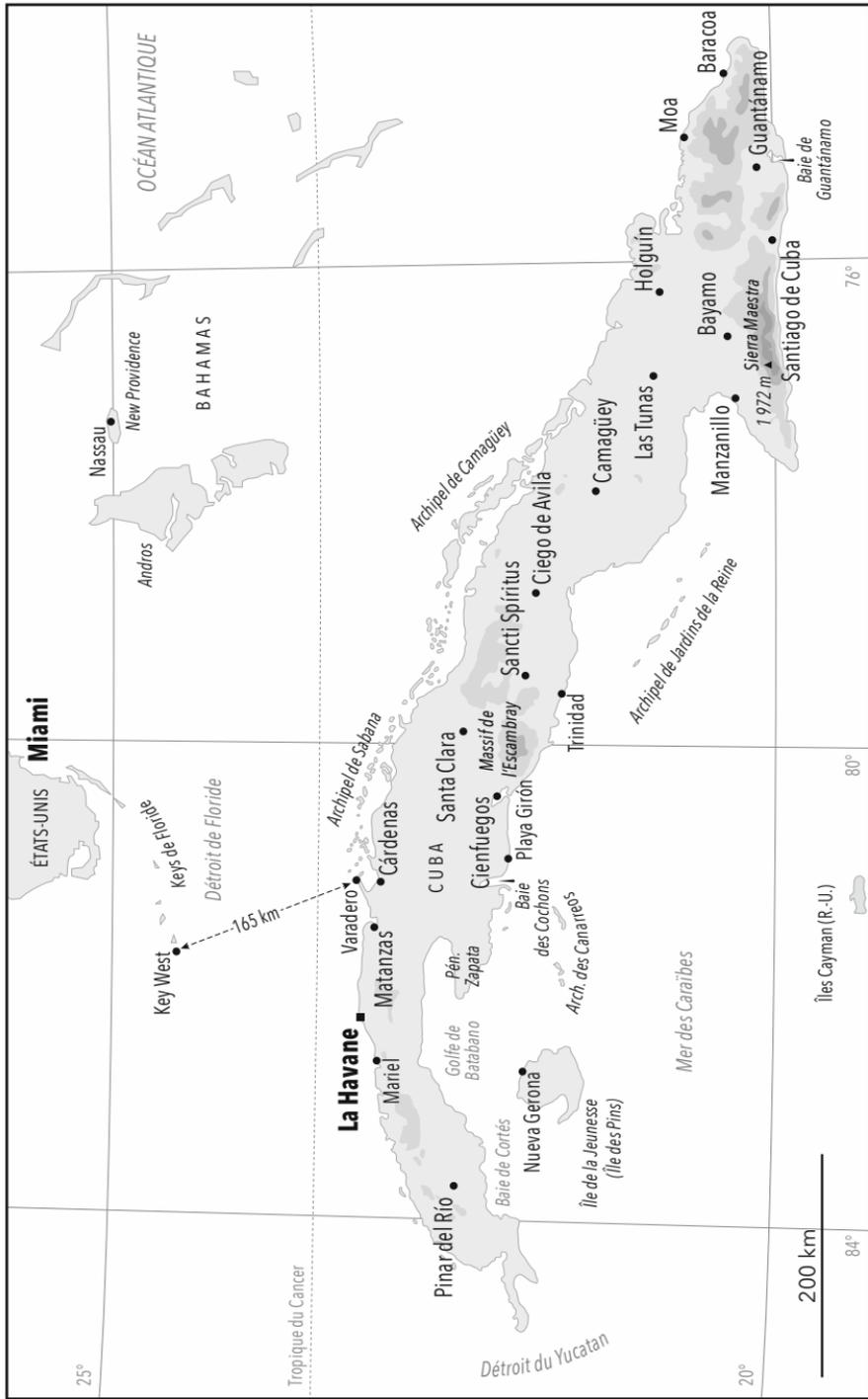
Ce livre paraît alors que le départ de Raúl Castro est annoncé pour la fin février 2018. Celui-ci laisse espérer des temps nouveaux. Mais à Cuba, île où le socialisme a été constitutionnellement défini comme irrévocable, l'avenir ressemble au passé. L'immobilisme, pilier fondamental de la politique cubaine, est ici une version locale de la « fin de l'Histoire ». Ce qu'on croyait être un rêve libéral est aussi, paradoxalement, une obsession castriste.

L'incertitude de l'avenir fait écho aux désillusions de l'Histoire, et c'est par celle-ci que va s'ouvrir cet ouvrage. Sa première partie commence par la découverte de Colomb qui voit en Cuba un paradis terrestre, puis vient la colonie espagnole qui confirme pendant quatre siècles que le paradis n'est vraiment pas de ce monde. Trois guerres sont nécessaires pour conquérir l'indépendance, laquelle fait ses premiers pas sous la tutelle des États-Unis. La deuxième partie est consacrée à cette jeune république entravée par la corruption, le clientélisme, la mafia et les régimes autoritaires. Fulgencio Batista, fasciste tropical, suscite une révolte d'étudiants révolutionnaires aspirant à une véritable démocratie. Un avocat nommé Fidel Castro et ses quelques compagnons s'emparent de leurs idées et du pouvoir. Ils font tomber Batista, mais la démocratie promise n'est pas au rendez-vous. La troisième partie du livre est consacrée à la victoire de cette révolution castriste et à ses tristes conséquences, qui nous conduisent

INTRODUCTION

vers une nouvelle ère – et une quatrième partie – celle d'un stalinisme *sui generis* qui va placer le pays tout entier sous le commandement d'un seul homme, Fidel Castro. Celui-ci incarne une figure héroïque pour les uns, celle d'un tyran cruel et mégalomane pour les autres. Il s'avère finalement un leader paranoïaque et charismatique, réduit au rôle de simple pion du grand échiquier de la guerre froide. Fidel Castro devient l'allié de Moscou qui subventionne la survie de l'île jusqu'à la fin de l'Union soviétique. Ensuite, voici Cuba seule face à son destin et surtout face à l'insondable incurie de ses dirigeants. La vie des Cubains, déjà difficile et absurde, devient tragique. La faim fait un temps son retour dans cette partie du monde occidental et développé, et les citoyens de la révolution fuient par milliers leur île à bord de radeaux de fortune. C'est la « Période spéciale en tant de paix », objet de la cinquième partie, et curieuse définition d'une déroute. La société cubaine (sixième partie) et l'économie de l'île (septième partie) sont l'une et l'autre si singulières, meurtries et compliquées qu'elles posent de nombreuses questions auxquelles ce livre tente de répondre avec précision. La huitième partie traite des rapports de Cuba avec le reste du monde, qui démontrent que l'amour fou et l'aversion radicale ne sont pas des passions exclusives des relations humaines pour relever aussi de la diplomatie. Enfin, la neuvième et dernière partie ouvre la porte du Cuba de Raúl Castro. Ce nouveau moment tente de rendre compatibles la réforme et la dictature. Prudence et dureté, ouverture et répression, ce cocktail a connu le succès en Chine ou au Vietnam, mais seul l'avenir nous dira s'il est au goût des Caraïbes, à la fois indolentes et indociles.

Cuba



L'ÉPOQUE COLONIALE

1

Qui fut le premier navigateur occidental à aborder Cuba ?

Le navigateur génois Christophe Colomb débarque à Cuba le 28 octobre 1492, après l'avoir aperçue la veille, lors d'une soirée pluvieuse. La traversée de l'océan Atlantique a duré deux mois, ce qui a semblé interminable aux marins embarqués avec lui et tentés par la mutinerie. Le navigateur ne comptait pas « découvrir » les Amériques, il espérait atteindre l'Asie, royaume « de perles et d'or », rejoindre l'est par l'ouest, découvrir le chemin occidental vers Cathay et Cipango, c'est-à-dire la Chine et le Japon. La première terre qu'il aperçoit, le 12 octobre, après ce long voyage, est Watling Island, une petite île des Bahamas. S'il s'agit du Japon, Colomb ne l'imaginait pas ainsi, et moins encore la Chine que Marco Polo avait décrite comme un pays immense doté d'une capitale ceinte de 36 kilomètres de murs et comptant huit palais. Les indigènes, que Colomb appelle les « Indiens » car il ne cessera de croire, jusqu'à son dernier jour, qu'il se trouvait aux « Indes orientales », disent se nommer comme leur île, Guanahani. Dix d'entre eux embarquent sur le navire de Colomb, la *Santa Maria*, suivie des deux caravelles de l'expédition, la *Pinta* et la *Niña*, et font

escale sur trois autres îlots de l'archipel des Bahamas, dont le dernier, aujourd'hui Crooked Island. Quand on les interroge, ses habitants parlent d'une très grande île, Colba, un peu plus au sud. Pour Colomb, enthousiaste, Colba est sans doute Cipango.

Il dit avoir abordé la « Grande Île » (surnom souvent donné à Cuba) par une rivière – peut-être le Rio Toa –, non loin d'une montagne, et il s'agirait alors d'El Yunque qui domine la baie de Baracoa, la plus ancienne cité de Cuba, à l'extrémité orientale de l'île. Pour les habitants de la ville, c'est ici, sans aucun doute, que Colomb a débarqué. D'ailleurs, la statue du navigateur trône dans le musée municipal. Mais il existe une controverse sur le lieu exact du débarquement. Les experts estiment maintenant plus probable que Colomb ait jeté l'ancre dans la baie de Bariay, non loin de Gibara, sur la côte nord-est de Cuba. Il baptise l'île « Juana », en l'honneur de Juan de Aragón, héritier des Rois Catholiques qui ont financé son expédition. Pour Colomb, l'île ressemble au paradis terrestre. Il trouve l'endroit si beau, peuplé d'oiseaux, couvert de palmes et de fleurs inconnues en Europe, qu'il dira plus tard qu'il s'agit « de la terre la plus belle que des yeux humains aient jamais contemplée ».

L'île était-elle déjà peuplée ?

Le dominicain Bartolomé de las Casas, confesseur des conquistadors avant de devenir le grand défenseur des Indiens, estimait à 350 000 le nombre d'habitants de Cuba à la fin du xv^e siècle. Rien ne nous dit que cette estimation est juste, mais elle confirme que Cuba était loin d'être une île déserte à l'époque précolombienne. On sait désormais que le peuplement de Cuba fut très ancien. Les premiers indigènes à y vivre sont les Guanajatabey, peuple néolithique des Caraïbes dont les traces archéologiques remontent dans l'île à plus de trois mille ans avant notre ère. Ils existent encore, rassemblés à l'ouest de l'île où ils furent confinés par des vagues de migrations postérieures, quand commence la colonisation espagnole avec l'arrivée du premier gouverneur espagnol de Cuba, Diego Velázquez de Cuéllar, en 1511. Ce dernier révèle dans une lettre sa piètre opinion de ces gens « sauvages, qui n'ont ni maison, ni village, ni labour et ne mangent que de la viande des montagnes, des tortues et des poissons ».

Deux autres ethnies sont en plus grand nombre : les Ciboney et les Taino, des peuples de la culture arawak. Les premiers, venus du nord-est de l'Amérique du Sud, se sont répandus sur l'ensemble des côtes de Cuba. Ils vivent

essentiellement de pêche et de cueillette et ont laissé quelque 235 dessins splendides, des traits géométriques énigmatiques de couleur noire et rouge sur les parois de grottes de Punta del Este, dans la Isla de la Juventud (île de la Jeunesse). Le grand intellectuel cubain Fernando Ortiz, après avoir exploré ces lieux en 1922, les décrit comme étant la « chapelle Sixtine des Ciboney ».

Les Taino, enfin, sont arrivés à Cuba les derniers, vers le début du XI^e siècle de notre ère, au terme d'une longue migration. Originaires d'Amérique du Sud, ils ont fui les cannibales Caribe et se sont mêlés, pacifiquement, aux Arawak des petites Antilles au cours d'une lente remontée vers le nord-est qui les conduisit de Puerto Rico à Hispaniola, puis à Cuba. Culturellement plus avancés que leurs prédécesseurs, ils pratiquent l'agriculture – ce sont les premiers « précolombiens » à cultiver et à fumer le tabac –, produisent de la céramique et pêchent avec des filets de coton. Leurs villages sont constitués de maisons de terre cuite couvertes d'un toit de paille. Plusieurs mots du vocabulaire espagnol comme *huracán* (ouragan), *hamaca* (hamac), *guajiro* (paysan, à Cuba) ou *tabaco* (tabac) trouvent leur origine dans le langage taino.

Comment se déroula la conquête espagnole ?

L'or et l'argent sont quasiment inexistants à Cuba. Dès lors, l'entreprise coloniale espagnole se désintéresse de la « Grande Île » pendant une quinzaine d'années. Ce n'est qu'en 1508 que la couronne demande au gouverneur d'Hispaniola, Nicolás de Ovando, d'organiser une exploration des côtes. Un navigateur, Sebastián de Ocampo, s'en charge en 1509 et confirme ce qui n'était pas encore tout à fait avéré : Cuba est bien une île.

En 1511, un riche conquistador d'Hispaniola, Diego Velázquez de Cuéllar, est nommé gouverneur. Il débarque sur la côte est avec 400 hommes et fonde, le 15 août de la même année, la première villa, Nuestra Señora de la Asunción, à Baracoa. Au cœur d'un éblouissant paysage, adossé à une montagne et face à une jolie baie, la Baya de Miel, Baracoa fut la première capitale du pays, mais cet honneur fut éphémère. Velázquez fonde six autres villas en quatre ans : San Salvador (aujourd'hui Bayamo), en 1513 ; San Cristóbal (La Havane), Santísima Trinidad (Trinidad) et Sancti Spiritus en 1514 ; Santiago de Cuba et Santa María del Puerto del Príncipe (Camagüey) en 1515. Le statut de villa donne aux habitants une certaine autonomie, avec notamment un conseil des familles qui

L'ÉPOQUE COLONIALE

gère les affaires courantes de la cité. En cette même année 1515, le gouverneur fait de Santiago la nouvelle capitale. En peu de temps, il a établi une colonie structurée par ces sept villas réparties sur une grande partie du territoire, placée sous l'autorité d'un gouvernement central omnipotent.

Les terres de l'île deviennent officiellement espagnoles en 1513. Depuis dix ans, les Rois Catholiques ont ordonné aux colons de tous les pays de l'empire de ne pas traiter les indigènes comme des esclaves, mais d'entrer en relation avec eux selon un système de tutelle nommé l'Encomendia. Celle-ci impose aux colons de prendre en charge et d'évangéliser les indigènes en échange du travail forcé de ceux-ci, considérés comme des vassaux.

Velázquez meurt en 1524, alors que les rares sources d'or sont taries et que s'annonce le début de la culture de la canne à sucre. À partir de 1538, le gouvernement de l'île siège à La Havane.

DANS LA MÊME COLLECTION

- GUIDÈRE Mathieu, *L'État islamique en 100 questions*, 2016.
- DJALILI Mohammad-Reza et KELLNER Thierry, *L'Iran en 100 questions*, 2016.
- CHAST François, *Les Médicaments en 100 questions*, 2016.
- GRENARD Fabrice, avec AZÉMA Jean-Pierre, *Les Français sous l'Occupation en 100 questions*, 2016.
- MORILLOT Juliette et MALOVIC Dorian, *La Corée du Nord en 100 questions*, 2016.
- DAZI-HÉNI Fatiha, *L'Arabie Saoudite en 100 questions*, 2017.
- SCHMID Dorothée, *La Turquie en 100 questions*, 2017.
- PIQUET Emmanuelle, *Le Harcèlement scolaire en 100 questions*, 2017.
- LUIZARD Pierre-Jean, *Chiites et sunnites, la grande discorde en 100 questions*, 2017.
- NIQUET Valérie, *La Puissance chinoise en 100 questions*, 2017.
- KASTOUÉVA-JEAN Tatiana, *La Russie de Poutine en 100 questions*, 2018.